

INCAPABLE

Rien de tel que s'habiller pour une cérémonie : les semelles glissent sur le marbre du vestibule, je vais en diagonale de carreau noir en carreau noir. Enfin j'attends assis sur un fauteuil en x près des portes-fenêtres du perron. Je fais doucement claquer mes talons, avec leurs petits clous dorés.

Ma sœur descend, mon père arrive du salon pour lui ouvrir sur le perron. Ils gagnent tous les deux la voiture fleurie. Henri reste sur la plus haute marche, Henri regarde. Je fais une grande silhouette sombre, je vole. Et je les rejoins sur le grain de l'allée. Mon habit fait cape au vent. Il y a des reflets de ciel sur la doublure de soie.

Papa ouvre la portière de sa voiture à Hortense avec un air martial. Hortense aime papa. Elle l'aime beaucoup en habit et papa le sait. A l'autre mariage, celui de Stanislas, Hortense avait porté un toast à papa dans le jardin : « J'aime mon père en frac ! », et elle lui avait dédié sa coupe. Elle avait déguisé sa voix pour paraître un peu saouïe. Hortense, c'est une fille de son père.

Mon père claque la portière après qu'Hortense a ramassé ses robes. Henri est dans l'allée, Henri entend papa lancer doucement le moteur, il voit la mariée sur sa banquette avec un profil de reine, derrière les reflets d'arbres.

Je vais à la voiture de Stanislas, où maman se replace une mèche sous le chapeau, et je m'assieds à l'arrière, à côté de ma chère belle-sœur. Je glisse les pans de mon habit sous mes fesses. La jupe d'Adèle est très remontée sur ses cuisses, mais je fais semblant de ne pas le voir. Les jambes d'Adèle sont comme en lait, avec le genou et la che-

ville qui pointent sous la peau. J'imagine mon frère écarter ces jambes de tout son poids. Au-dessus de l'épaule de maman, qui continue de toucher ses boucles, on voit la voiture de la mariée partir et soulever la poussière de l'allée. Stanislas démarre aussitôt et les deux voitures empruntent l'alignement des arbres sous lesquels il fait bon.

Je vérifie que mon habit ne fait pas de pli sous les fesses. Je remue. Maman se plaint que je lui donne des coups dans le dos et Stan me regarde dans le rétroviseur. J'effleure le bras d'Adèle en bougeant. Adèle a les yeux tournés vers les vignobles, obstinément, comme si elle passait une armée en revue. C'est l'armée de la famille, dis-je, mais personne ne répond, et je ne sais plus si j'ai parlé très bas ou tout haut. D'habitude, on dit toujours « Henri, tu parles trop fort ». Je fais bien attention de ne pas écarter la jambe gauche vers la cuisse nue d'Adèle. J'ai rabattu l'accoudoir et je retiens mon genou avec l'empan de ma main. Moi aussi je regarde la campagne qui défile à droite, et je repose ma tempe sur mon doigt. Je demande à maman s'il y a des retards prévus, si des personnes ont décommandé, je demande lesquelles ne viendront qu'à l'église. Je ne m'intéresse pas forcément à ces détails mais maman aime répondre à cela. Elle dit quelque chose à propos des Lemonnier et j'entends Adèle qui s'étonne. Le soleil brille sur la loupe des portières et je regarde toute cette harmonie des vernis, de la peinture marine et du cuir beurre frais. Maman parle en palpitant sous son chapeau. Grand-mère disait toujours quelque chose sur les beaux chapeaux, quelque chose que maman a retenu et

qu'elle répète parfois, mais je ne sais plus ce que c'est, sur les profils perdus, sur le fait que je ne vois pas maman. Adèle aussi est invisible, parce qu'elle a rabattu les bords de son chapeau sur sa joue droite au lieu de se protéger du soleil qui lui vient de la vitre. On dirait que c'est de moi qu'elle se protège. Tu te protèges d'Henri, dis ? Je vois le soleil filtré par la paille tressée. Adèle décolle le dos de la banquette pour parler à maman, pour ne pas déranger son beau chignon ni heurter son chapeau, pour ne pas avoir chaud contre le cuir. On est dans le village, qui est désert. Je vois quand même des vieilles aux fenêtres et je leur souris. Au détour d'une rue vide, on aperçoit soudain la place de la mairie noire de monde, et la foule qui avale la voiture de papa où se trouve sa grande fille chérie. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir un peu peur. Stanislas s'engage aussi dans la tranchée faite dans les gens. Des groupes reculent pour faire cercle autour des voitures. Les vestes des invités sont un mur gris perle, avec derrière, entre les bras qui pendent, des robes pistache ou roses gansées de blanc. Papa surgit de sa voiture, comme un grand os de seiche dans le clapot des visages. Je ne reconnais personne. Maman et Adèle cherchent convulsivement les ouvertures des portières avec leurs doigts bien peints. Stanislas sort leur ouvrir. On nous regarde. Mais les femmes guettent surtout la sortie de la mariée ; certaines détournent la tête pour finir une réplique ou faire une confidence. Quand j'ouvre ma portière, Hortense est déjà hors de sa voiture, elle fait la taille de papa et domine le monde de ses yeux verts. Il y a des cris admiratifs. Moi je suis au milieu de la foule et je

veux suivre Stan et Adèle, mais celle-ci parle déjà à l'une des inconnues qu'on voit ici, et elle lui prend les mains.

Hortense monte le perron de la mairie au bras de papa, suivie de son fiancé qui est au bras de sa mère. Je reconnais Monsieur Necker et je lui fais un signe de la tête, ainsi qu'à celle qui est probablement sa femme. Tous deux me répondent en souriant, après un temps. Je vois aussi les Lafitte. Finalement, tous les amis de papa et maman sont là, parmi la foule des invités inconnus, ceux d'Hortense et ceux de la belle famille.

Dans la salle des mariages, j'ai le droit de m'asseoir au deuxième rang, avec papi, Stanislas et Adèle, papa et maman et l'autre famille. J'embrasse grand-père, qui n'arrête pas de répéter « Elle est belle, elle est belle, hein ? », et qui tourne ses yeux rouges vers Hortense. Lorsque je m'assieds, j'entends un ressac de chaises derrière moi, puis les voix deviennent des chuchotements. Papa a un profil extraordinairement fier, car il marie sa fille. Il fixe le maire des yeux dès que celui-ci commence à discourir.

On n'a pas le droit d'être content en sortant de la mairie et tout le monde va vite à l'église, en face. Je vois une ligne de vapeur dans le ciel, un avion qui oblique vers l'Amérique. Puis le tympan de l'église avale le ciel, les saints me sourient pendant que je passe en dessous avec tous les invités qui piétinent autour de moi. Je repère dans la pierre des grappes de raisin, comme sur les frises à la maison. On s'avance et on se place. La nef est toute fraîche et je vois bien le marié, à qui le curé dit un mot. En me retournant vers tous les chapeaux jaunes, je croise le regard de Diane Lafitte, ma



préférée ; elle me sourit en tenant droit son sac à main.

La messe dure longtemps. Il y a des piétinements et des toussotements entre les chants, des frous-frous de robe. Soudain, je vois Stanislas monter vers le chœur, très calmement. Je me demande ce qui lui prend et je tourne instinctivement mon visage vers maman. Je vois bien que maman me sent tourné vers elle parce que son œil tressaute mais elle se concentre sur mon frère. Personne n'arrête Stan et le prêtre lui fait place. Il va à l'ambon, sort un papier plié de sa poche, rajuste le pan droit de son habit, fixe l'assistance et commence une lecture. Je demande à maman si c'était prévu, elle me dit chut. Il est question de Rebecca, qu'on vient chercher au puits. Elle tourne vers le messenger des yeux clairs et consent à le suivre. Isaac est juste et sans défaut. Rebecca connaît sa valeur. Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas faire de lecture au mariage de ma sœur. Je le dis à maman qui me fait patienter d'un mouvement de la main. Un peu plus tard, alors qu'on se lève pour prier, elle glisse quelque chose à l'oreille de papa, qui répond nerveusement et ne me regarde pas.

On s'est levé, on a prié, et voilà qu'Olivier va faire une lecture après Stan. Je demande à maman pourquoi Olivier fait une lecture. Elle me répond qu'il fallait bien faire participer les cousins. Moi, je dis que j'aurais voulu choisir et lire un texte. On chuchote tous les deux dans l'église, comme quand j'étais enfant, et je suis très près de son parfum. Elle me fait remarquer qu'Adèle non plus n'a pas lu, alors qu'elle en avait envie. « Donc ne le prends pas mal » me dit-elle, comme le jour où papa a confié la gestion à Stanislas.

Dehors, au moment où Stan jette des grains de riz, je lui demande qui a organisé la cérémonie. Mais il ne fait pas attention. On se retrouve plus tard de part et d'autre du parvis. Les gens s'attardent, c'est beau, il y a un grand arbre et tout le monde fait des photos. Stanislas parle avec Pierre Lafitte. Adèle donne des ordres aux enfants. Je

me promets de ne pas oublier de poser la question à Stan. On rompt les rangs. Un homme qui a ôté sa veste donne une consigne à un autre homme en désignant les voitures.

Un peu à l'écart, je rencontre le maître de chais, avec sa femme, très souriante. Je l'appelle Marc et je lui demande s'il a aimé la cérémonie. Il me répond qu'il a trouvé les lectures belles. Je change de sujet et je lui parle de l'année, de l'ensoleillement. Il répond avec embarras. Sa femme me regarde les yeux plissés.

Je retrouve Stanislas à la voiture. Nous prenons la route de la maison juste derrière la voiture des mariés. Pendant la traversée du désert de vignes, je fais remarquer à Stanislas que des types à carabine ont pris les panneaux des crus pour cibles. Quand nous approchons, je lui demande pour la lecture. Il me répond qu'on a limité à trois lectures, qu'on en a pris une pour nous, une pour les cousins et une pour les amis. Il me dit que la messe tirait déjà en longueur. Stan dit souvent « tirer en longueur » ou bien d'autres expressions de grand-mère quand elle vivait. Il n'est pas sèchement commercial, il a le sens de la lignée, comme dit Adèle. Adèle est assise où était maman tout à l'heure. Elle regarde l'horizon à droite et sans rien dire, avec son chapeau. Je vois les lignes des cépages s'arrondir pour finir derrière la colline.

Il y a des buffets blancs éparpillés dans le parc et beaucoup de groupes qui parlent. Je contemple le dos plat des femmes et je me dis qu'aucune espèce animale n'en a de pareil. Je pense au flanc des poissons ou au poitrail des scarabées. Les conversations s'écoulent à l'ombre comme des sources. En me frayant un chemin entre les groupes, j'entends distinctement Diane Lafitte dire « Mais le cadet est incapable ». Elle ne dit pas que je suis *un incapable*, elle dit que je suis incapable, tout court. Quelqu'un l'arrête. Je passe vite l'air affairé, comme si je poursuivais ma coupe de champagne.

Christophe REFFAIT